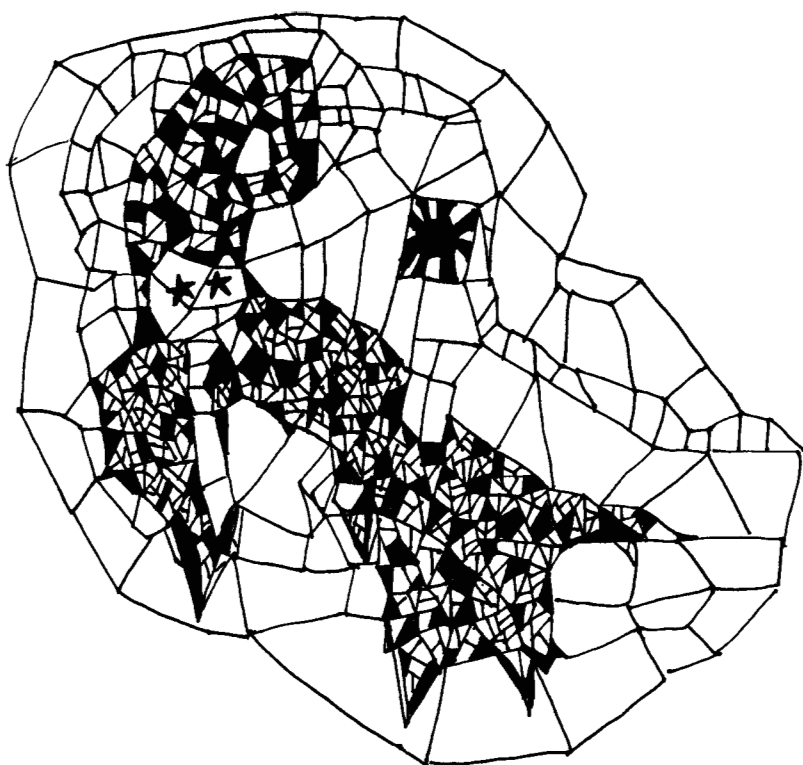


Véronie Venne-Martineau

AU GRÉ DE MES PAS



Canif



Cégep du Vieux Montréal

«La nuit a commencé...»	3
Nocturne	4
Rumba	5
Dans le métro	7
Langueur	8
Sous le pont	9
Oubli	10
Je suivais cet homme	11
Tourelle	12

Véronie Venne-Martineau

AU GRÉ DE MES PAS

*Mon âme se déverse
Au gré de mes pas.*

La nuit a commencé par une soirée remplie de multiples averses. Présentement, assise sur du béton encore humide, j'attends et j'observe la ville.

Tous ces néons illuminés du centre-ville me captivent. Les gratte-ciel sont plus hauts que tous les petits appartements, comme s'ils étaient les maîtres. Les maîtres de la ville.

Cela me donne envie de ne plus rentrer chez moi. L'air frisquet de l'automne me fait du bien. Il me tient éveillée à cette heure tardive.

L'endroit où je suis est calme. Il y a quelques piétons qui passent devant moi, mais sans plus.

Je suis seule à attendre, dans une nuit idéale pour être seule à attendre, assise sur du béton humide.

J'adore ces nuits où rien n'oblige à nous presser. J'adore ces nuits qui n'imposent aucune règle, où tout semble permis.

Ces nuits qui ne me rejettent pas.

Nocturne

Dans la rue encore humide
Les lampadaires éclairent la soirée

Je retourne chez moi
La rue est toujours déserte
Mes pas trempés résonnent à peine

Soudain, une musique fluide
Perce une fenêtre

Au milieu de la rue obscure
J'entends le trompettiste
Jouer une mélodie enivrante

Pourtant, je ne m'arrête pas
Je m'enfonce toujours plus
Dans la moiteur de la ville

Rumba

Derrière moi
se joue
une rumba apocalyptique.

Pathétique.
La surdité m'attaque.
Aucun son.

Rien. Blanc. Noir. Tout.
J'imagine que la terre
a disparu.
Éternité. Néant. Trou. Mort.

Seule, j'ai pourtant
du panache.



Des mouches tziganes
déferlent dans une folie chaotique,
frôlent les détritrus vivants.

Leur peau est rugueuse
comme une langue féline
de tropiques brûlants.



La cire coulante
circule dans mes veines.

Elle engourdit
mon éponge cervicale,
m'oblige à manger
mes oreilles par l'intérieur.

Pathétique.
Aucun son.

Dans le métro

Elle pleurait dans le métro. Tous la regardaient.
Elle aurait voulu qu'ils la consolent.

«Serrez-moi dans vos bras» aurait-elle eu envie
de crier à pleins poumons.

«Je pleure, je pleure toute ma peine et à peine
vous m'effleurez du regard.»

«Mes orbites se noient de douce pluie mélancolique.»



Elle sourit en pensant que, peut-être, elle n'existe
pas vraiment.

BANG 1

BANG 2

BANG 3



La foule lui rentre dedans, la frappe, la fissure,
elle, déjà fragile.

Ils ne veulent pas la voir.
Ne la voient pas.

Langueur

Soleil brumeux
Lenteur pénétrante, grandissante
Au souffle du vent doux

Nue, la ville est nue



Une musique
Se fait entendre, lascive

Tes entrailles qu'elle pénètre
Ton corps qu'elle possède
Tu planes
Dans une sensation d'extrême liberté



L'esprit erre
Dans la direction du vent
Au gré de ses désirs
Se laisse porter

Sous le pont

Tout se rejoint sous le pont ! La vie, la mort, le soleil, la pluie... La nuit, c'est l'endroit de prédilection de jeunes qui viennent boire et fumer un joint.

Tout est silencieux et calme sous le pont ! À part peut-être le train qui passe de temps en temps. Le jour, la vie défile et le soleil éblouit. Tout simplement. De toute façon, personne n'en demande plus. Pas besoin de rien faire sous le pont.

Ce serait un bel endroit pour se perdre sous la pluie. Pour courir à volonté, crier, danser et chanter sous la pluie qui serait froide. La vie et la mort se côtoient, chaque jour, sans que jamais personne ne s'en rende compte. Sous ce pont, mais ailleurs aussi, dans d'autres endroits aussi inusités que sous ce pont.

Oubli

Le bleu foncé du ciel
Reflète une émotion
Noire et intérieure

Oubli

De mon évasion mythique
À mes banales illusions
Rien ne me reste

Nulle projection d'images
De mes antérieures et légendaires
Souffrances chroniques

Oubli

Le rosé du soleil couchant
Le bruit des automobiles
Ne me sont plus tangibles

Je suis si bien parvenue
À enfouir le réel
Pour ne plus rien voir, ne plus rien entendre

Oubli

Je suivais cet homme

Je suivais cet homme,
je n'avais pas véritablement confiance,
et je savais bien où nous allions.

Tout ce qui me rattachait au présent,
c'était le regard qu'il me jetait par-ci, par-là.

Je n'étais pas angoissée, mais je ne
pouvais plus soutenir son regard pesant.

Nous nous rapprochions des fourrés sombres
et des clôtures barricadées.

Sans problèmes, nous les franchîmes.

Je pensais, toujours en lui emboîtant le pas,
à mon histoire qui serait bientôt une page d'anthologie.
J'avais presque hâte !

Nous nous arrê tâmes près d'un mausolée.
Le ciel était un lit d'éclairs sanguinaires.

La lune se voila... et je plongeai dans son regard.

Tourelle

Le silence assourdissant devient trouble et déchire l'horrible paix de la tourelle, au milieu de la mer.

Loin du rivage, nul ne semble connaître son existence. Qui a pu construire ce bâtiment ?

Entourées de brume, qui peut voir ses briques d'un gris sale ? Du haut de cette tourelle austère, qui peut voir le vide ? Surtout le ressentir ? Et derrière cette eau à perte de vue, qui peut voir qu'un animal se meurt ou qu'un oiseau laisse échapper son cri prédateur ?

Ici, le temps n'existe plus. Un jour, il s'est figé. Sans explication. Comme la tourelle. Désir d'infini, de liberté et de solitude.

Mon piège.

AUGRÉDEMESPAS de Véronie Venne-Martineau est le vingt-septième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

© Tous droits réservés Véronie Venne-Martineau
et le CANIF, Centre d'animation de français du
cégep du Vieux Montréal. Avril 1999.

Renseignements: 982-3437, postes 2164 ou 2364

Dépôt légal: décembre 1997
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression:
Centre de production de l'écrit, CVM (3857)

Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6

Canif

LA F  **NDATION**
du cégep du Vieux Montréal

C o l l e c t i o n PRISE I